

VI. - LES MOYENS ET LES FINS *

Les adversaires les plus cyniques du droit de tendance et de la démocratie réelle dans le mouvement ouvrier, ont un suprême argument : l'efficacité. « Vous admettez, disent-ils, que la démocratie ne va pas sans désordre, sans exagération ; or les révolutionnaires ne sont ni des moralistes ni des présidents de cercles de conférences ; l'action exige que des risques soient pris en même temps que des décisions rapides. Tant pis pour les erreurs, on les corrigera ensuite, l'essentiel c'est l'efficacité de l'action. Regardez Staline ! Il a fait des erreurs, et même commis des crimes ; aujourd'hui les unes et les autres sont condamnés ; mais il a bâti la seconde puissance économique, la première force militaire du monde et maintenu le premier Etat ouvrier dans les pires tempêtes de l'Histoire. »

Cette argumentation semble à beaucoup irréfutable. A tel point même que des communistes, qui veulent changer la régime de leur parti aujourd'hui, l'acceptent pour le passé. Plus encore, des adversaires acharnés du communisme, des sociaux-démocrates, des libéraux qui n'ont que le mot « démocratie » à la bouche, l'admettent pour le cas précis de l'U.R.S.S.

L'EFFICACITE BUREAUCRATIQUE

Tout d'abord, ce type d'argumentation néglige d'envisager si la méthode autoritaire était la seule ou la meilleure pour arriver au résultat constaté. Pour reprendre notre exemple, Staline a industrialisé l'U.R.S.S., mais sa carrière de dictateur commence par la lutte contre l'opposition de gauche industrialisatrice et contre les méthodes préconisées par elle pour réaliser cette industrialisation. Ses adversaires étaient donc bien plus à même que lui et ses pareils de réaliser ce qui apparaît aujourd'hui comme l'essentiel de son œuvre. D'autre part, comme Staline ne s'est pas mis à réaliser leurs plans que poussé aux épaules par les catastrophes découlant de sa politique antérieure, et par conséquent sans compréhension profonde des problèmes, ses méthodes barbares ne peuvent être considérées honnêtement comme le prix nécessaire payé pour l'efficacité, mais les faux frais de sa propre incurie, de son autoritarisme et de son écrasement de ses adversaires et de toute démocratie.

« Mais quand même, il l'a fait », s'obstinent ceux à qui le sang des autres ne coûte jamais cher.

Ne nous étendons pas sur le fait que les méthodes contenues en elles-mêmes un frein à l'action décidée. D'innombrables documents attestent combien la centralisation bureaucratique, la répression des moindres erreurs comme des crimes, le climat terroriste entraînent un gâchis épouvantable qui a ralenti considérablement le rythme de l'industrialisation soviétique, abaissé la qualité de ses produits jusqu'à les rendre parfois inutilisables et mis, pendant la dernière guerre, le pays à deux doigts de sa perte. Sur ce terrain, ce dont on crédite Staline c'est du dynamisme de la société socialiste elle-même, de la conscience de ses masses, de leurs tours de force que Staline dirigeait moins qu'il n'y faisait obstacle, lui et sa bureaucratie.

Mais le pire vice de la prétendue efficacité est encore ailleurs : dans les conséquences des méthodes employées.

Nous avons dit plus haut, ce prix du monolithisme (*). En U.R.S.S. même, c'est jusqu'à l'enseignement de Marx et de Lénine qui sont atteints par le discrédit que Staline a jeté sur le communisme. C'est pis encore dans les démocraties populaires où des succès économiques du type de ceux de l'U.R.S.S. ne compensent pas l'étouffement bureaucratique.

Ce n'est pas tout. Au nom de la protection de la « construction du socialisme dans l'U.R.S.S. seule », Staline a passé des compromis avec quasi tous les impérialismes (y compris avec l'Allemagne de Hitler) sur le dos des ouvriers du monde entier. Il a été ainsi le grand organisateur des défaites du prolétariat pendant près de trente ans. Les profonds reculs des travailleurs de nombreux pays (songeons en particulier à l'Espagne) sont encore aujourd'hui les résultats de son œuvre. Cela est aussi le cas de la France.

Voilà le bilan total du plus grand cas d'efficacité bureaucratique.

Les incontestables inconvénients de la démocratie auraient-ils pu être aussi coûteux ?

A FINIS HUMAINES, MOYENS HUMAINS

Qui oserait le prétendre après les aveux des XX^e et XXII^e congrès du P.C.U.S. ? Qui sinon ces incorrigibles bureaucrates qui ne peuvent plus maintenant cacher leur faillite ?

L'efficacité apparente de tout système de Parti et d'Etat ouvrier bureaucratiques cache en fait une inefficacité profonde qui apparaît aux yeux attentifs et cela, à tous les échelons de l'élaboration et de l'exécution des tâches.

Les grandes tâches de la transformation de la société ne peuvent être menées comme l'exécution d'un plan industriel, car ici nous avons affaire à des objets et là à la vie des hommes. C'est pourtant ce que tentent les bureaucrates (du moins quand ils s'efforcent encore sincèrement de réaliser leurs buts avoués). Ces gens qui se réclament du marxisme ne voient pas que leurs conceptions de direction sont anti-dialectiques et mécanistes. En effet, la démocratie manifeste au niveau de la conscience les affrontements dialectiques des intérêts vivants. Le centralisme ne peut réaliser la synthèse dialectique que dans la mesure où il ne triche pas avec les forces qui doivent le déterminer. A l'inverse, le bureaucratisme agit de façon mécanique (le centre dirigeant s'appelle « l'appareil » ce qui est révélateur), il supprime l'opposition dialectique, il substitue aux rapports humains des rapports d'homme à machine, à sens unique en direction « sommet-base », des rapports de commandement de type militaire.

Nous avons vu que la direction bureaucratique (*) ne peut que penser mal, mal concevoir l'action et mal l'engager parce qu'elle se différencie des masses en s'élevant au-dessus d'elles. Mais parallèlement la base de l'organisation bureaucratifiée perd la capacité de rechercher elle-même des solutions, de penser sa propre action et de se corriger sur la base de son expérience étudiée de façon critique. Elle s'en remet aux chefs.

De là l'inévitabilité de l'échec, sinon à tous coups, du moins à la longue.

Et il est faux que toute erreur constatée soit corrigée. Le bureaucrate ne peut se reconnaître coupable sans saper son propre système. La mise en accusation de Staline n'est venue qu'après sa mort, et elle a été limitée de fa-

(*) Voir LA VERITE DES TRAVAILLEURS, numéros de janvier, février et avril.